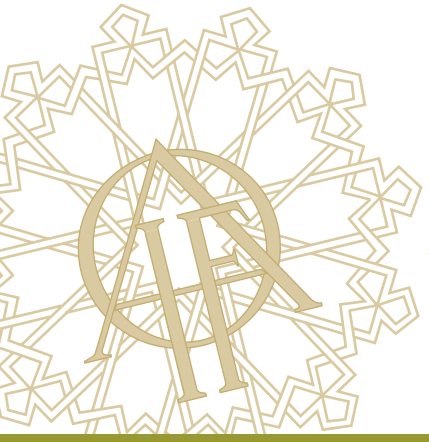
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 30 (1996), p. 1-19

Yūsuf Rāġib

Les plus anciens papyrus arabes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711219	*Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts*	Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.)
9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

Yūsuf RĀĠIB

LES PLUS ANCIENS PAPYRUS ARABES

Les sables, les grottes et les monuments ont livré, en terre d'Islam, une foule de témoignages écrits sur différents supports, souples ou durs. Ces documents qui relèvent de la papyrologie, bien qu'ils ne soient pas tous des papyrus, furent d'abord exhumés du sol d'Égypte (qui les a sauvés), lors de fouilles souvent clandestines ou de trouvailles fortuites. Puis une moisson de variable importance fut récoltée dans d'autres régions d'Orient : Palestine, Damas, Samarrā' [1], Asie centrale [2] et surtout Yémen, où des milliers de fragments du Coran furent extraits du plafond de la grande mosquée de Ṣanʿā' [3]. Mais le lieu de découverte ne correspond pas toujours au lieu de rédaction : ainsi des lettres de marchands itinérants envoyées d'Ifrīqiya ou d'ailleurs furent déterrées en Égypte, là où leur destinataire les avait laissées [4] ; de même, des fragments littéraires qui semblent provenir de Mésopotamie ou du Ḥiğāz furent trouvés dans la vallée du Nil, où les avaient portés des voyageurs ou des immigrants [5].

[1] Sur ces trouvailles, voir A. Grohmann, *Arabic papyri from Ḫirbet el-Mird*, Louvain, 1963, Intr. IX-XII.

[2] Une requête omeyyade adressée en 100/718-719 par le souverain sogdien Dīwaštī au gouverneur Ğarrāḥ b. ʿAbd Allāh fut découverte en 1933 dans le mont Moug, sur la rive sud du Zarafšān (Tāğikistān). Conservée à l'Institut d'études orientales (Saint-Pétersbourg), elle a été publiée par V.A. Kratchkovskaya et I. Kratchkovsky, « Le plus ancien document arabe d'Asie Centrale », dans *Sogdyiskii Sbornik* (*Recueil Sogdien*), Leningrad, 1934, p. 52-90. Des *ostraca* furent également exhumés à Paykend.

[3] Une première découverte fut effectuée en 1965, après de violentes pluies qui provoquèrent par endroits l'effondrement de la toiture, puis une seconde, lors d'une campagne de restauration entreprise en 1971-1973, Ismāʿīl b. ʿAlī al-Akwaʿ, « Ğāmiʿ Ṣanʿā' abraz maʿālim al-ḥaḍāra al-islāmiyya fī l-Yaman », dans *Maṣāḥif Ṣanʿā'*, Kuwayt, 1985, p. 20-21. Voir également P. Costa, « La Moschea grande di Ṣanʿā' », *Annali*, 34, nuova serie, XXIV/4, 1974, pl. XXX ; J. Sadan, « Genizah and Genizah-like pratices in Islamic and Jewish Traditions », *Bibliotheca Orientalis*, XLIII, 1986, p. 42.

[4] Voir par ex. une lettre du premier siècle adressée d'Ifrīqiya par un marchand voyageur à un correspondant sédentaire demeuré en Égypte, Y. Rāġib, « La plus ancienne lettre arabe de marchand », dans *Documents de l'Islam médiéval : nouvelles perspectives de recherche*, Le Caire, 1991, p. 1-9. D'autres courriers révèlent un lieu d'écriture parfois impossible à déterminer, mais apparemment éloigné du lieu de découverte.

[5] Sur le voyage des papyrus littéraires et l'origine de certains fragments exhumés en Égypte, voir N. Abbott, *Studies in Arabic Literary Papyri*, II, Chicago, 1967, p. 102, 104, 127-128.

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ces documents qui n'ont survécu que par hasard, à la faveur de circonstances exceptionnelles, furent d'ordinaire éparpillés à l'extrême par un autre hasard, celui des transactions qui a démembré nombre de trouvailles communes. Si une partie d'entre eux fut éditée par de patients spécialistes, le reste n'est revenu à la lumière que pour retourner à l'ombre, enseveli dans des collections souvent négligées. Le nombre exact de ces écrits est encore inconnu, mais il doit dépasser les 150 000 [6] (si l'on peut toutefois, sans s'abuser, évaluer une masse dont une grande partie est malheureusement réduite en fragments) : 83 300 pour la seule collection de l'Österreichische Nationalbibliothek de Vienne [7], près de 40 000 pour les feuillets coraniques provenant de la grande mosquée de Ṣanʿā' [8] et quelques milliers pour les autres collections. L'avenir devra gonfler ce chiffre, surtout si l'on commence à fouiller les couvertures des mosquées antiques dont certaines ont dû recueillir les écrits usés (comme les Genizas des synagogues) et pourraient provoquer les découvertes les plus inattendues.

Ces trésors enfouis dans le secret des sables ou des toits ont le contenu le plus varié. La littérature y tient, cependant, une place modeste. Des deux premiers siècles, aucun livre ne subsiste, même partiellement. Cette absence de témoins rejoint celle des bibliothèques qui n'abritent aucun codex daté (Coran ou manuscrit chrétien), ni même non daté mais pouvant être sûrement assigné à cette époque [9] : ainsi le double palimpseste du monastère de Sainte-Catherine au Sinaï qui contient des récits hagiographiques ne remonte certainement pas, par

[6] L'homme qui, de son temps, connaissait le mieux les collections, A. Grohmann, estimait à 50 000 le nombre de papyrus arabes dans le monde, *From the World of Arabic Papyri*, Le Caire, 1952, p. 2-3. Mais cette évaluation, vieille seulement de quelques décennies, est déjà inférieure à la réalité, car l'inventaire de la Papyrussammlung de l'Österreichische Nationalbibliothek de Vienne n'a été que récemment clos. Celle de S. Hopkins, *Studies in the Grammar of Early Arabic*, Oxford, 1984, p. XL-XLI, restait d'autant plus modeste qu'elle n'embrassait pas les milliers de fragments livrés par les plafonds de la grande mosquée de Ṣanʿā'.

[7] Ce chiffre considérable correspond à l'inventaire suivant : 46 300 papyrus, 36 335 papiers, 641 parchemins et 24 *ostraca*.

[8] Ce nombre est donné par G-R. Puin, « Methods of Research on Qur'anic Manuscripts – A Few Ideas », dans *Maṣāḥif Ṣanʿā'*, p. 9.

[9] En effet, aucun Coran daté n'a survécu des deux premiers siècles. A. Grohmann, « The Problem of Dating Early Qur'āns », *Der Islam*, XXXIII, 1958, p. 216, croyait qu'il en subsistait un du premier : signalé par E. Herzfeld en Iran, il daterait de 94/712-713. De même, on lui avait assuré que deux Corans de la Bibliothèque nationale égyptienne remontaient à 102/720 et 107/725. Mais ces rumeurs ne méritent aucun crédit, car les plus anciens Corans ne semblent appartenir qu'au troisième, D.S. Rice, *The Unique Ibn al-Bawwāb Manuscript in the Chester Beatty Library*, Dublin, 1955, p. 1-2. Certains exemplaires portent des dates reculées visant à mystifier, comme celui de la Bibliothèque nationale dont la dédicace coufique prétend qu'il a été reproduit en *ramaḍān* 182 / octobre 798 à la demande de Harūn al-Rašīd, M. de Slane, *Catalogue des manuscrits arabes, Bibliothèque nationale*, Paris, 1883-1895, p. 120, n° 399. De même, aucun manuscrit chrétien n'a survécu du second siècle : les dates relevées dans certains d'entre eux reproduisent celles d'un manuscrit copié et perdu : ainsi l'*Anaphora Pilati* du monastère de Sainte-Catherine a été rédigé en 183/799, mais le recueil factice qui le contient (où se trouvent groupés, par similitude d'objet, divers opuscules) a été transcrit en 1233, A.S. Atiya, *The Arabic manuscripts of Mount Sinai : a hand-list of the Arabic manuscripts and scrolls microfilmed at the library of the Monastery of St-Catherine Mount Sinai*, Baltimore, 1955, p. 13-14, n° 445. La date tardive du manuscrit est, du reste, trahie par sa cursive, comme le montrent les deux fac-similés publiés en frontispice par l'éditeur, M.D. Gibson, *Apocrypha Sinaitica, Studia Sinaitica n° V*, Londres, 1896, Intr. p. XIII. Il en est probablement de même pour deux manuscrits du même monastère qui portent la date de 155/771-772, K. ʿAwwād, *Aqdam al-maḫṭūṭāt al-ʿarabiyya fī maktabāt al-ʿālam*, Bagdad, 1982, p. 150, n° 425, p.191-192, n° 560.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'écriture, à la fin du VIII^e siècle ni même au début du suivant, comme l'a soutenu le savant [10] qui l'a découvert en 1950, égaré par les écritures sous-jacentes qui se sont superposées à des siècles de distance (syriaque du V^e raclé au VII^e pour recevoir du grec) dont les traces transparaissent sous l'arabe. Quant aux multiples Corans qui se présentent comme écrits de la main de ʿAlī, de ʿUṯmān ou de différents Compagnons, ils ont été forgés à diverses époques pour des raisons mercantiles ou de prestige [11]. En revanche, du III^e/IX^e siècle, trois livres sur papyrus survivent, mutilés : un rouleau et deux codex datés. Le plus ancien qui appartient à l'Institut de papyrologie de l'université de Heidelberg (fig. 7) contient deux opuscules attribués à Wahb b. Munabbih (m. en 110/728 ou quatre ans plus tard) : *l'Histoire de David (Ḥadīṯ Dāwūd)* copiée en *ḏū l-qaʿda* 229 / juillet 844 et une biographie du Prophète d'une main différente mais vraisemblablement contemporaine, bien qu'elle soit nettement plus ronde [12]. Le second, maintenant conservé à la Bibliothèque nationale égyptienne, renferme un fragment du *Ǧāmiʿ fī l-ḥadīṯ* d'Ibn Wahb (m. en 197/812) [13]. Composé de 87 folios, il comporte trois livres dont deux se terminent par la liste des auditeurs présents lors de la lecture suivie des lieu et date d'audition : la ville d'Asnā, *rabīʿ* I 276 / juillet-août 889. Quant au rouleau qui se trouve également à Heidelberg (fig. 8), il reproduit sur presque deux mètres de long des traditions recueillies par le cadi ʿAbd Allāh b. Lahīʿa (m. en 174/790) et transmises par son disciple immédiat, ʿUṯmān b. Ṣāliḥ (m. en 219/834) [14]. Dépourvu de date, il doit remonter par l'écriture au III^e/IX^e siècle.

Ces manuscrits sont-ils les plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nous ? Nombre de bibliothèques d'Orient et même d'Europe possèdent des codex en parchemin ou en papier du même âge, car dans plusieurs régions du monde musulman, on préférait ces matières, l'une depuis longtemps et l'autre depuis peu, pour la transcription des ouvrages qui était primitivement confiée au papyrus et qui continua de l'être un moment en Égypte, puissamment favorisée par une industrie locale de la plante à écrire qui ne s'éteignit que lentement au courant du IV^e/X^e siècle. Les plus anciens pourraient être trois ouvrages médicaux reproduits par la même main (celle d'un certain Muḥammad b. Yūsuf al-Warrāq) et conservés dans la même bibliothèque (al-Ḥaydariyya à Naǧaf) : un traité de Galien transcrit en 200/815-816 [15],

[10] A.S. Atiya, *op.cit.*, Intr. p. XXVI, p. 19, n° 514.

[11] Bien de fidèles et même d'érudits furent abusés par ces Corans qui n'ont cessé de proliférer au cours des siècles, voir notamment la liste compilée par K. ʿAwwād, *op.cit.*, p. 31 *sq.* Sur ces « forgeries », voir notamment D.S. Rice, *The Unique Ibn al-Bawwāb Manuscript*, p. 1 n. 5.

[12] Ce manuscrit a été publié par R.G. Khoury, *Wahb b. Munabbih*, Wiesbaden, 1972, 2 vol.

[13] Du codex, seules les 106 premières pages, quasi-complètes, ont été éditées par J. David-Weill, *Le Djâmi' d'Ibn Wahb*, Le Caire, 1939, 2 vol. Les fragments des dernières demeurent inédits. Lors de sa découverte en 1922 sur le site de Tell Edfou, le manuscrit était enfermé dans une reliure de veau marron gardant sur l'un des côtés l'empreinte d'un fermoir de cuir triangulaire. Cette reliure pourrait ne pas être d'origine, mais seulement d'époque, T.W. Arnold et A. Grohmann, *The Islamic Book*, Florence, 1939, p. 111-112 n. 202.

[14] Ce rouleau a été édité par R.G. Khoury, *ʿAbd Allāh b. Lahīʿa*, Wiesbaden, 1986.

[15] Le codex ne figure malheureusement pas dans le catalogue partiel de la Bibliothèque al-Ḥaydariyya qui ne comporte que 153 manuscrits sur plus de 750 qu'elle abrite, A. al-Ḥusaynī, *Fihris maḫṭūṭāt ḫizānat al-rawḍa al-Ḥaydariyya fī l-Naǧaf*, Naǧaf, 1391/1971. Les seules indications dont nous disposons sur l'opuscule proviennent d'une compilation à laquelle on ne saurait se fier, parce que son auteur est totalement dépourvu d'esprit critique, K. ʿAwwād, *op. cit.*, p. 185, n° 543.

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

soit vingt-neuf ans avant l'*Histoire de David* de Wahb b. Munabbih ; et deux autres d'attribution incertaine, où le scribe a malheureusement omis de joindre à sa signature l'année où sa tâche fut accomplie [16]. Cependant, comme aucune description ni photo n'ont encore été publiées de ces trois opuscules, on peut se demander si la date du premier correspond à sa copie ou reprend seulement le colophon d'un manuscrit perdu. Quant au *Ğāmiʿ* d'Ibn Wahb, nombre de codex datés (une quinzaine au moins) lui sont antérieurs, sans parler d'une foule dépourvue d'indications chronologiques, mais que l'écriture permet d'assigner vers la moitié du IIIe/IXe siècle. Ils relèvent de domaines variés : les traditions par le *Ġarīb al-ḥadīṯ* d'Abū ʿUbayd de Leyde reproduit en 252/866 [17] et le *Masāʾil Aḥmad b. Ḥanbal* de la Bibliothèque nationale de Damas qui porte le premier certificat d'audition connu : *rabīʿ* I 266/octobre-novembre 879 [18] ; le droit par la copie de la *Risāla* d'al-Šāfiʿī de la Bibliothèque nationale égyptienne de la main de son disciple, al-Rabīʿ b. Sulaymān et revêtue d'une autorisation en *ḏū l-qaʿda* 265 / juin-juillet 879 [19] ; l'exégèse coranique par le *Muškil al-qurʾān* d'Ibn Qutayba de la Bibliothèque ʿĀrif Ḥikmat à Médine, daté de 266/879-880 [20] ; l'histoire par la seconde partie du *Kitāb al-siyar fī l-aḫbār wa l-aḥdāṯ* d'al-Fazārī de la Bibliothèque Qarawiyyīn de Fès, copiée en 270/883-884 [21]. Nombre de manuscrits chrétiens remontent également à la même époque, dont les plus anciens appartiennent au monastère de Sainte-Catherine : les débris d'un Évangile (les cinq dernières feuilles) transcrit en 859 [22], un recueil d'épîtres rédigé en 867 [23] et une hagiographie copiée l'année suivante [24] ; les autres sont dispersés dans d'autres bibliothèques, comme le codex de la British Library qui contient deux traités de l'évêque de Ḥarrān, Théodore Abū Qurra, daté de *rabīʿ* I 264 / novembre-décembre 877 [25] ou encore le fragment d'Évangile de la bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, transcrit à Damas en 272/885 [26]. Quant aux Corans, le premier qui soit datable est celui qu'Amāğūr constitua en waqf probablement en faveur de la grande mosquée de Damas sous son

[16] Dans le premier traité, le nom de l'auteur est perdu avec le début, A. al-Ḥusaynī, *op. cit.*, p. 39, n° 53 ; K. ʿAwwād, *op. cit.*, p. 192, n° 563. Dans le second aussi, mais le titre *Qawy al-aġḍiya* permet de l'attribuer à Ḥunayn b. Isḥāq, K. ʿAwwād, *op. cit.*, p. 182, n° 533.

[17] Sur ce manuscrit, voir M.J. de Goeje, « Beschreibung einer alten Handschrift von Abû 'Obaid's Ġarîb al-ḥadîṯ », *Zeitschrift der Deutschen morgenländischen Gesellschaft*, XVIII, 1864, p. 781-807.

[18] On trouvera une photo du *samāʿ* du manuscrit dans Ṣ. Munağğid, *Al-Kitāb al-ʿarabī al-maḫṭūṭ ilā l-qarn al-ʿāšir al-hiğrī*, Le Caire, 1960, pl. n° 14.

[19] Une ample description du manuscrit et quelques photos figurent dans l'édition de S.M. Šākir, Le Caire, 1358/1940. L'*iğāza* est reproduite aux p. 17 et 601. Voir aussi K. ʿAwwād, *op. cit.*, p. 136-137, n° 382.

[20] ʿU. Kaḥḥāla, *Al-Muntaḫab min maḫṭūṭāt al-madīna al-munawwara*, Damas, 1393/1973, p. 7, n° 2 ; K. ʿAwwād, *op. cit.*, p. 216, n° 639.

[21] K. ʿAwwād, *op. cit.*, p. 149, n° 423.

[22] Y. Maymārīs, *Katālūg al-maḫṭūṭāt al-ʿarabiyya al-muktašafa ḥadīṯan bi-dayr Sant Katarīn al-muqaddas bi-Ṭūr Sīnā*, Athènes, 1985, t. ar., p. 24-25, n° 16, pl. 19, 20 et 21 ; t. gr., p. 27, n° 16.

[23] A.S. Atiya, *op. cit.*, p. 6, n° 151.

[24] Y. Maymārīs, *op. cit.*, t. ar., p. 17, n° 1, pl. 3, t. gr., p. 21, n° 1.

[25] Le premier traité, qui a perdu son attribution, a été publié par L. Maʿlūf, « Aqdam al-maḫṭūṭāt al-naṣrāniyya al-ʿarabiyya », *Mašriq*, VI, 1903, p. 1011-1023 ; le second, une apologie du culte des images, a été édité par J. Arendzen, *De cultu imaginum libellus*, Bonn, 1897. Le manuscrit a été décrit par L. Maʿlūf, *op. cit.*, p. 1011-1013. On trouvera un fac-similé du colophon, sa transcription et sa traduction dans J. Arendzen, *op. cit.*, Intr. p. xv et A.S. Lewis et M.D. Gibson, *Forty-One Facsimiles of Dated Christian Arabic Manuscripts*, Cambridge, 1907, n° II.

[26] K.ʿAwwād, *op. cit.*, p. 63-64, n° 133.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

gouvernement qui dura neuf ans (256/870-264/877-878) [27] et dont les feuillets ont été dispersés à travers le monde [28]. Trois autres Corans de la Bibliothèque nationale égyptienne ont été également constitués en waqf, respectivement en 267/880, l'année d'après et en 270/883-884 [29]. Ces manuscrits peuvent être tenus pour authentiques, contrairement à d'autres que l'on a rattachés à cette époque, mais qui ont tardivement souffert d'altérations ou d'interpolations, lorsque leur attribution et date n'ont pas été falsifiées pour mystifier les lecteurs [30].

Du reste de la production littéraire, ne subsistent que de rares débris dans les collections de papyrus. Les plus anciens semblent remonter par l'écriture au IIe/VIIIe siècle [31] ; cependant, un bout de liste de prophètes conservé à l'Institut de papyrologie de Milan fut assigné au premier [32]. Ces tronçons dépourvus de signature, de date et souvent même de titre couvrent divers domaines : histoire, exégèse coranique, traditions, poésie, grammaire et contes (passage des *Mille et une nuits*) [33]. Ils ont le mérite insigne de nous révéler les modes originels de la transmission des textes, notamment les voyages qui les ont conduits d'Orient en Égypte. Mais leur intérêt est inégal : si les uns ont permis de retrouver des fragments d'œuvres perdues dont l'identification est parfois impossible, sinon incertaine ou sauvé des versions

[27] Sur ce gouverneur, voir Ibn ʿAsākir, *Tahḏīb Taʾrīḫ Dimašq*, Damas, 1331 H., III, p. 101-103 ; Ṣafadī, *Wāfī*, IX, éd. J. Van Ess, Wiesbaden, 1974, p. 375-376, n° 4302.

[28] Ce Coran fut dépecé pour une raison inconnue à une date indéterminée. De ses restes éparpillés à travers le monde, ceux de la Bibliothèque nationale égyptienne furent en premier signalés par B. Moritz, *EI*, I, p. 394, qui en publia une photo (pl. IV). Puis quelques feuillets furent identifiés à Cambridge, D.S. Rice, *The Unique Ibn al-Bawwāb Manuscript*, p. 2 ; enfin d'autres furent retrouvés dans le fonds provenant de la grande mosquée de Damas que conserve maintenant le musée des Arts turcs et islamiques d'Istanbul, F. Déroche, « Collection de manuscrits anciens du Coran à Istanbul, rapport préliminaire », dans *Études médiévales et patrimoine turc*, Paris, 1983, p. 151-153, 164-165, pl. II b, III a et b.

[29] Sur les trois Corans, voir D.S. Rice, *loc. cit.* On trouvera des photos du premier et du dernier dans B. Moritz, *Arabic Palaeography*, pl. 41 et 42 b.

[30] Comme pour deux manuscrits de la Bibliothèque nationale : un recueil de traités de Galien traduits par Ḥunayn b. Isḥāq dont la date véritable fut grattée puis remplacée par une date antérieure (232/846), M. de Slane, *Catalogue des manuscrits arabes*, p. 515, n° 2859 ; et le *Taʾrīḫ al-mulūk* d'al-Aṣmaʿī daté de 243/858, dont l'attribution a été falsifiée et le titre même est mensonger. L'imposture fut magistralement démasquée par F. Rosenthal, « From Arabic Books and Manuscripts », *Journal of the American Oriental Society*, LXIX, 1949, p. 90-91 : il y reconnut une compilation d'âge incertain qui ne saurait être antérieure au Ve/XIe siècle. De même, le manuscrit autographe d'*Ādāb al-falāsifa* de Ḥunayn b. Isḥāq rédigé en *ḏū l-ḥiǧǧa* 249 / janvier 864 et conservé à la Bibliothèque centrale de l'université de Téhéran semble apocryphe, M.T. Daneche-Pajouh, *Catalogue méthodique, descriptif et raisonné des manuscrits de la Bibliothèque centrale de l'université de Téhéran*, Téhéran, 1380/1961, IX, p. 858-862, où l'on trouvera deux photos du manuscrit, notamment du colophon, p. 859-860.

[31] Les publications les plus importantes sont de N. Abbott, *Studies in Arabic Literary Papyri*. I. *Historical texts*. II. *Qurʾānic Commentary and Tradition*. III. *Language and Literature*, Chicago, 1957-1967-1972.

[32] Ce fragment de cinq lignes a été malheureusement publié sans photo par A. Grohmann dans A. Vogliano, *Papiri della R. Università di Milano*, I, Milan, 1937, p. 243-244. Voir aussi N. Abbott, *op. cit.*, I, p. 3.

[33] Ce papier conservé à l'Oriental Institute de Chicago porte le titre de *Kitāb fīhi alf layla*. Il remonte vraisemblablement à la première moitié du IIIe/IXe siècle, car ses blancs furent couverts de témoignages en 266/879. Le texte en a été publié par N. Abbott, « A ninth-century fragment of the "Thousand nights" », *Journal of Near Eastern Studies*, VIII, 1949, p. 129-164.

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

éphémères qui ont disparu des recensions plus tardives, d'autres n'ont gardé que des morceaux d'ouvrages couramment repris qui ne présentent pas de notables différences avec les passages parallèles des copies intégrales sur parchemin ou papier et qui, de plus, ne sont pas exempts d'erreurs de scribes (dont certaines furent rectifiées en cours de rédaction ou plus tard entre les lignes). Souvent rédigés dans un arabe moyen plus proche du parlé que du classique, les fragments de *ḥadīṯ* réclament une attention particulière : non seulement pour les traditions perdues qu'ils nous ont rendues ou les variantes inconnues qu'ils ont restituées (d'ordinaire insignifiantes, car n'intéressant pas la substance du texte), mais surtout pour les formes de groupement primitives dont elles ont gardé les traces. La plus ancienne et la plus répandue était composée de traditions juxtaposées sans lien d'origine ni de sujet. Mais comme ce classement n'était guère commode aux usagers, deux autres furent adoptés. D'un côté, les transmetteurs férus de chaînes de garants (*isnād*) rassemblèrent les traditions sous le nom du Compagnon ou du Suivant qui les avait transmises dans des compilations appelées *musnad* ; de l'autre, les juristes qui avaient constamment recours aux recueils les rangèrent par matière [34]. Ces membres épars de littérature restent cependant d'origine indécise. Certaines feuilles, par la forme et la disposition des lignes, doivent provenir de cahiers ou de rouleaux ; mais pour bien d'autres, le délabrement ne permet plus d'y reconnaître des lambeaux de livres ; elles pourraient donc n'avoir jamais été disposées en cahiers ni assemblées en codex. De même, la nature des tronçons de textes subsistants est souvent vague : si les uns ont été transcrits puis collationnés sur des originaux, probablement sous la direction d'un maître afin d'en authentifier la transmission, comme le révèlent les notes marginales [35], bien d'autres ne portent aucune indication permettant d'en connaître l'usage : aussi peut-on se demander s'il s'agit d'extraits pour lectures privées ou de notes de cours destinées à rafraîchir la mémoire et s'ils ont été reproduits sur des originaux ou simplement par voie de dictée.

Quant aux Corans, il n'en survit que des feuillets épars dans le monde, dont l'origine demeure incertaine et la datation prête à controverse. Les plus anciens (qui furent un moment tenus pour apocryphes ou suspects) [36], en nombre infime, peuvent être attribués par l'écriture

[34] Classification proposée par N. Abbott, *Studies in Arabic Literary Papyri*. II, p. 1-2.

[35] Voir par ex. le fragment du *Ta'rīḫ al-ḫulafā'* d'Ibn Isḥāq dans N. Abbott, *op. cit.*, I, p. 95-96.

[36] La datation des fragments coraniques a considérablement varié au cours du temps : les parchemins que les uns faisaient remonter au premier siècle ont été rabaissés par d'autres au III^e^. La question a été résumée par A. Grohmann, « The problem of dating early Qur'āns », p. 213-231. Le débat s'envenima lorsque M. Minovi, « Outline History of Arabic Writing », dans A.V. Pope, *A Survey of Persian Art*, II, 1939, p. 1718, soutint que les Corans anciens subsistants étaient *tous* des « forgeries » ou suspects. Bien que cette opinion fût vivement combattue, notamment par N. Abbott dans un compte-rendu de l'ouvrage, « Arabic Paleography », *Ars Islamica*, VIII, 1941, p. 70 *sq.*, le courant sceptique avait gagné les érudits : A. Jeffery, dans son compte-rendu de *The Rise of North Arabic Script* dans *The Moslem World*, XXX, 1940, p. 191-192, inclinait à penser qu'aucun fragment coranique ne pouvait remonter au premier siècle et n'attribuait qu'un petit nombre au second. De même, G. Levi Della Vida, *Frammenti Coranici in carattere cufico nella Biblioteca Vaticana*, Vatican, 1947, p. VII-IX, demeurait sur la réserve, jugeant toute conclusion prématurée. Finalement A. Grohmann, *op. cit.*, p. 230, se fondant sur l'écriture des papyrus du premier siècle, démontra que certains feuillets coraniques pouvaient effectivement appartenir à cette période.

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

au premier siècle ou au début du second [37]. Ces fragments rarement corrompus ne recèlent que des altérations superficielles qui relèvent de la distraction [38], car les exemplaires des grandes mosquées étaient revus, au besoin amendés par les récitants qui les pratiquaient et parfois même épluchés sur l'ordre des mécènes qui les avaient commandés : ainsi le gouverneur d'Égypte, ʿAbd al-ʿAziz b. Marwān avait promis trente dinars et un esclave abyssin au premier qui décèlerait une faute dans la copie qu'il avait fait transcrire. Des lecteurs qui s'ingénièrent à les y dépister, un seul originaire de Kūfa parvint à relever une interversion de consonnes dans un mot (*naǧʿa* au lieu de *naʿǧa*) (XXXVIII, 22/23). L'ordre des lettres fut aussitôt rétabli, le feuillet défectueux remplacé et la généreuse récompense remise au lecteur minutieux qui avait débusqué l'erreur qui avait échappé à l'attention générale [39]. Mais les copies des particuliers sont aussi généralement vierges des bévues grossières de lecture, des fautes de rétention ou de dictée intérieure qui déparent couramment les manuscrits, car les copistes, même malhabiles, se montraient particulièrement scrupuleux lorsqu'ils transcrivaient le Livre saint gravé dans leur mémoire, alors que leur attention se relâchait aisément lorsqu'ils reproduisaient des textes profanes qu'ils viciaient souvent par inintelligence ou altéraient par négligence ou mégarde. Ces fragments comportent des variantes disparues des éditions contemporaines : les plus courantes, relatives à l'orthographe de certains mots qui a changé au cours du temps, s'avèrent indispensables à l'histoire du texte ; d'autres n'affectent que des points secondaires [40]. Cependant, les divergences que contiendraient certains des feuillets recueillis dans la grande mosquée de Ṣanʿā' et récemment divulguées par des bruits encore invérifiables [41] pourraient revêtir une ampleur inattendue. Mais la nature et l'origine en restent encore inconnues : on ignore si elles remontent aux discordances dont ʿUṯmān avait pris soin de purger sa *Vulgate* [42] et qui seraient alors issues des versions primitives que le calife orthodoxe avait réduites en cendres mais que les particuliers continuaient de détenir ou s'il s'agit seulement d'insignifiantes erreurs de copistes. L'avenir pourra peut-être nous éclairer, à moins que les fragments ne retournent dans l'ombre d'où le hasard les a tirés.

[37] Voir par ex. le parchemin de Vienne, H. Loebenstein, *Koranfragmente auf Pergament der Österreichische Nationalbibliothek*, Vienne, 1982, p. 23, pl. 1-2 ou G.-R. Puin, « Methods of Research on Qur'anic Manuscripts – A Few Ideas », dans *Maṣāḥif Ṣanʿa'*, p. 10-11, 14 (nos 35-36, 43-47).

[38] A. Jeffery, *loc. cit.* Voir par ex. l'oubli relevé par G. Levi Della Vida, *op. cit.*, p. 10, n° 12, dans un fragment du Vatican : une distraction a conduit le scribe à omettre une fin de verset (*al-ḥakīm* dans XII, 101/100). Une faute de mégarde a été retrouvée dans un autre feuillet de la même collection, p. 52, n° 74. S. Ory a également débusqué dans un rouleau d'origine damascène un mot tronqué : *allaḏī*, dont seul le *yā'* final a été écrit, « Un nouveau type de muṣḥaf, inventaire des Corans en rouleaux de provenance damascaine conservés à Istanbul », *Revue des études islamiques* XXXIII, 1965, p. 107.

[39] Ibn ʿAbd al-Ḥakam, *Futūḥ Miṣr*, éd. Ch.C. Torrey, New Haven, 1922, p. 117-118 ; Ibn Duqmāq, *Intiṣār*, éd. K. Vollers, Būlāq, 1310/1893, IV, p. 72 ; Maqrīzī, *Mawāʿiẓ wa iʿtibār*, Būlāq, 1270/1853, II, p. 254 ; Ibn Ḥaǧar, *Rafʿ al-iṣr*, éd. Ḥ. ʿAbd al-Ḥamīd, Le Caire, 1961, II, p. 317-318.

[40] Voir par ex. les variantes signalées par G. Levi Della Vida, *op. cit.*, p. 34, n° 44 et par S. Ory, *loc. cit.*

[41] La nature de ces discordances verbalement signalées par G.-R. Puin reste encore inconnue.

[42] Ces variantes coraniques ont été patiemment recueillies par A. Jeffery, *Materials for the history of the text of the Qur'ān*, Leyde, 1937. Voir aussi A.T. Welch, *EI*^{2}, V, p. 407-409.

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais si dans le domaine littéraire, on est réduit à glaner, dans les autres champs de la papyrologie on moissonne, par contre, abondamment, car la grande masse des papyrus échappe au domaine intellectuel : ce sont les innombrables protocoles, actes d'ordre privé ou public, documents administratifs et fiscaux, comptes, amulettes et surtout les lettres dont regorgent les collections. Du premier siècle, subsiste une foule de papyrus dispersés dans le monde qui restent malheureusement en partie inédits. Les plus anciens, en majorité d'ordre fiscal (fig. 3), sont tantôt arabes et tantôt bilingues, car chaque communauté continua d'écrire dans sa langue : les conquis en grec (plutôt qu'en copte) et les conquérants en arabe. Cependant, dans les industries contrôlées par l'État, la tradition ne fut pas brutalement interrompue : la feuille extérieure des rouleaux de papyrus qui était attachée à l'envers continua de porter des protocoles byzantins où figuraient les noms du fonctionnaire qui en avait surveillé la fabrication et de l'atelier, ainsi que la date d'émission. Seulement plus d'un demi-siècle plus tard, vers 74/693, l'un de ces protocoles que les Arabes désignaient sous le nom de *ṭirāz* venant à passer entre les mains du calife ʿAbd al-Malik b. Marwān, ce dernier fut offensé par la croix qu'il y avisa et les formules chrétiennes qu'on lui traduisit. Il ordonna alors de les supprimer et de les remplacer par des inscriptions de caractère islamique [43], où le grec toutefois demeurait : il était même rédigé en premier, l'arabe étant ensuite glissé dans les blancs. Les nouvelles formules comportaient notamment la *basmala* en deux langues (arabe et grec), la profession de foi, un verset, les nom et titre du calife ainsi que du gouverneur et la date. Finalement, à partir de 114/732, le grec disparut définitivement des protocoles : l'arabe qui désormais y règne, gagnera au cours du temps en long comme en large au point d'envahir la troisième feuille du rouleau demeurée jusqu'alors vierge [44]. Mais l'hellénisme était si profondément enraciné dans la vallée du Nil qu'il survécut un temps encore dans l'administration des premiers Abbassides. Sa mort lente aura duré plus d'un siècle après la conquête.

Le plus ancien papyrus daté demeure un acte bilingue dressé à Hérakléopolis (Ahnās) deux ans après la conquête et maintenant conservé à Vienne [45] (fig. 1). Il comporte, d'un côté, neuf lignes, les quatre premières en grec de la main de Jean, notaire et diacre, les cinq autres en arabe de celle d'Ibn Ḥadīdū. ʿAbd Allāh b. Ǧābir (commandant de l'expédition de Haute-Égypte) confirme avoir reçu de Christophoros et de Theodorakios, les deux pagarques de la ville, par l'intermédiaire de leurs deux remplaçants, 65 brebis (cinquante et quinze) destinées à l'entretien des « Sarrasins » (dans le grec) qui deviennent dans l'arabe : ʿAbd Allah et ses compagnons, « ses matelots, cavaliers et fantassins » (*aṣḥāb sufunihi wa katā'ibihi wa ṭuqalā'ihi*). Dans chaque langue, une date de calendrier différent, l'un solaire,

[43] Balāḏurī, *Futūḥ al-buldān*, éd. M.J. de Goeje, Leyde, 1866, p. 240 ; Bayhaqī, *Al-Maḥāsin wa l-masāwi'*, éd. F. Schwally, Giessen, 1901, p. 498-500.

[44] A. Grohmann, « Aperçu de papyrologie arabe », dans *Études de papyrologie*, I, 1932, p. 32-34 ; *From the World of Arabic Papyri*, p. 35-38.

[45] Ce papyrus a été publié par A. Grohmann, « Aperçu de papyrologie arabe », p. 40-42 et *From the World of Arabic Papyri*, p. 113-116.

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'autre lunaire : 30 Pharmouthi de la première indiction pour le grec, *ǧumādā* I 22 (mars-avril 643) pour l'arabe. Enfin la ligne grecque du verso révèle que les brebis ont été remises aux *Magaritai* (terme qui correspondrait à *muhāǧirūn*) [46] et « à d'autres gens qui arrivèrent à titre d'acompte sur les impôts de la première indiction. » La valeur des cinq lignes est d'autant plus substantielle que les papyrus des années qui suivent la conquête sont encore en grec [47], à l'exception d'un fragment de Berlin (fig. 2) [48], dont la nature demeure énigmatique : la fin qui seule en subsiste ne comporte qu'une mention de dinars (dont le montant est perdu) et l'année (22).

Ces papyrus du premier siècle forment parfois des ensembles, dont deux émanent de chancelleries omeyyades. Le plus ancien provient d'archives exhumées par des fouilles entreprises en 1936 dans le fort byzantin d'Awǧā' al-Ḥafīr près de Ġazza et appartenant à l'Université de New York qui les a mises en dépôt à la Pierpont Morgan Library. Il comprend notamment huit *entagia* (ordres de levée d'impôts) adressés entre 54/674 et 70/689 aux membres de la communauté de Naṣtān (Nessana) où ils furent sans doute exhibés (à l'exception d'un qui, par accident, y aboutit). Chaque feuille comprend deux textes, l'arabe en haut, le grec au-dessous. Mais la présentation ne correspond pas à l'ordre de rédaction, car le grec était écrit avant l'arabe qui parfois l'a recouvert (fig. 4) [49]. Les prestations requises (*rizq*) [50] étaient exigibles d'avance en nature (huile et blé), rarement en or et le montant en était repris au bas du papyrus dans un résumé bilingue qu'on avait ensuite roulé puis clos par un sceau d'argile, afin de le préserver de toute falsification en cours de route. Cette écriture intérieure (*scriptura interior*) qui ne devait être ouverte que le cas de vérification échéant n'était, au fait, que rarement consultée, car nombre de sceaux restés inviolés ne furent détachés qu'au British Museum où la teneur fut seulement révélée [51].

L'autre ensemble, d'une valeur plus substantielle, est originaire d'Išqawh (l'ancienne Aphroditô). Provenant d'archives ensevelies dans la ville et fortuitement déterrées par les habitants en 1901 lors de l'excavation d'un puits, il comprend un lot important de documents arabes et bilingues (près de 70) (outre un nombre plus grand de papyrus grecs et coptes)

[46] Sur ce terme, voir P. Crone, « The first-century concept of *hiǧra* », *Arabica*, XLI/III, 1994, p. 359.

[47] Voir par ex. les papyrus relatifs à ʿAbd Allāh b. Ǧābir rédigés en 643 et publiés par A. Grohmann, « Aperçu de papyrologie arabe », p. 44-46.

[48] Conservé à l'Ägyptisches Museum de Berlin sous le n° 15001, il reste encore inédit.

[49] Comme l'a justement remarqué H.I. Bell, « The Arabic Bilingual Entagion », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 89, 1945, p. 538.

[50] Sur ces prestations (*rizq, arzāq*) que les conquis devaient aux conquérants, voir notamment Balāḏurī, *Futūḥ al-buldān*, p. 125, 215 ; Ibn ʿAbd al-Ḥakam, *Futūḥ Miṣr*, p. 152 ; H.I. Bell, « The Aphrodito Papyri », *Journal of Hellenic Studies*, XXVIII, 1908, p. 113 ; A. Grohmann, « Aperçu de papyrologie arabe », p. 59.

[51] Ces papyrus ont été publié par C.J. Kraemer, *Excavations at Nessana, Non-Literary Papyri*, Princeton, 1958, p. 175-197, n^{os} 60-67. Le déchiffrement et la traduction des lignes arabes ont été effectués par F.E. Day.

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

expédiés par Qurra b. Šarīk [52] durant les deux premières années de son gouvernement (90/709-91/710) qui en dura sept [53]. Ils comprennent, d'une part, des lettres et, de l'autre, des ordres *entagia* : les unes ont été personnellement adressées en arabe au pagarque Basile, dans un ton souvent tranchant et même menaçant si ce dernier venait à désobéir. Qurra n'est pas seulement pressé de faire rentrer les impôts, de régler la situation fiscale des « fugitifs » évadés d'Aphroditô (fig. 6), de maintenir la sécurité, d'obtenir des prestations extraordinaires en temps de guerre (commande de pain pour la flotte), mais il est également mû par un souci d'équité qui le pousse à redresser les torts en mettant fin aux exactions commises dans l'intérêt des contribuables. Cette correspondance a permis de réhabiliter la figure du gouverneur qui a été tardivement noircie, conformément à la tendance de discréditer les Omeyyades sous les Abbassides. Quant aux *entagia*, rédigés en deux langues (arabe suivi du grec), ils étaient envoyés au pagarque qui devait ensuite les transmettre à leurs destinataires ultimes : contribuables coptes d'une même localité (Aphroditô, différents villages ou monastères du même district) où ils étaient probablement destinés à être affichés. Ces ordres exigeaient le paiement d'impôts en or, comme la capitation (*ǧizya*) ou en blé (*ḍarībat al-ṭaʿām*) et tantôt des contributions (fabrication de clous pour l'arsenal de Babylone ou réquisition d'ouvriers spécialisés). Mais, contrairement aux *entagia* antérieurs de Palestine méridionale, le texte intérieur maintenu clos était en grec seulement.

[52] L'éparpillement originel de l'ensemble à travers le monde a provoqué la dispersion des publications sur une longue durée. La première contient les papyrus de Heidelberg et de Strasbourg, C.H. Becker, *Papyri Schott-Reinhardt I*, Heidelberg, 1906 ; la seconde ceux du British Museum, C.H. Becker, « Arabische Papyri des Aphroditofundes », *Zeitschrift für Assyriologie*, XX,1907, p. 68-104 ; la troisième une lettre d'Istanbul et les papyrus de la Bibliothèque nationale égyptienne, « Neue arabische Papyri des Aphroditofundes », *Der Islam*, II, 1911, p. 245-268. Ces derniers furent à nouveau publiés avec des fragments inédits par A. Grohmann, *Arabic Papyri in the Egyptian Library*, III, Le Caire, 1938, p. 3-55. La correspondance de Chicago a fait l'objet d'une monographie de N. Abbott, *The Ḳurrah Papyri from Aphrodito in the Oriental Institute*, Chicago, 1938. Puis la lettre d'Istanbul fut republiée par A. Dietrich, « Die arabischen Papyri des Topkapi Sarayi-Museums in Istanbul », *Der Islam*, XXXIII, 1958, p. 38-41. Enfin les lettres de l'Institut de Papyrologie de la Sorbonne ont été publiées par Y. Rāġib, « Lettres nouvelles de Qurra b. Šarīk », *Journal of Near Eastern Studies*, 40, 1981, p. 173-187. Seul le début d'une lettre conservé à l'Institut d'études orientales de Saint-Pétersbourg demeure inédit. R.G. Khoury projette de reprendre et refondre dans une monographie l'ensemble des papyrus. Enfin quelques documents émanés de la chancellerie de Qurra b. Šarīk furent exhumés dans d'autres sites : deux originaires de Hérakléopolis (Ahnās) ont trouvé abri à Vienne, un fragment de reçu bilingue adressé à Géorgios le percepteur de la ville publié par A. Grohmann, *From the World of Arabic Papyri*, p. 130-132, pl. XI (b) ; et une lettre justement attribuée au gouverneur (bien que le nom de l'expéditeur soit perdu) et qui était peut-être destinée à son pagarque, A. Grohmann, « Ein Qorra-Brief vom Jahre 90 d.H. », dans *Aus fünf Jahrtausenden morgenländischer Kultur, Festschrift Max Freiherrn von Oppenheim*, Berlin, 1933, p. 37-40. De même, un *entagion* bilingue provenant d'Antinoé et conservé à l'Ägyptisches Museum de Berlin a été publié par C.H. Becker, « Papyrusstudien », *Zeitschrift für Assyriologie*, XXII, 1908, p. 150-151, puis rectifié par H.I. Bell, « The Berlin Kurrah Papyrus », *Archiv für Papyrusforschung und verwandte Gebiete*, V, 1913, p. 189-191.

[53] Des cinq dernières années du gouvernement de Qurra, un seul papyrus a survécu : l'*entagion* de Berlin expédié en 95/713-714.

© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Cependant, hors ces deux ensembles, les actes issus des chancelleries sont en nombre réduit dans les collections de papyrus, où prédominent les actes privés (certes rarissimes aux deux premiers siècles) et surtout les lettres. Quelques-unes sont familiales, dont les plus anciennes remontent à l'époque omeyyade. Certaines, par l'indication de l'année et du mois de rédaction dont elles sont revêtues, permettent de dater par voie de comparaison nombre d'autres dépourvues de repères chronologiques. Cette correspondance qui dévoile le secret des demeures met en lumière le peuple d'Égypte, en particulier le petit, si oublié des sources narratives. Mais la majorité des lettres sont d'affaires, car les marchands, qui comptaient au nombre des catégories les plus instruites de la société, usaient intensivement de l'écriture pour les besoins du commerce [54]. Elles sont généralement isolées, comme ce courrier de marchand itinérant adressé d'Ifrīqiya au premier siècle à un correspondant sédentaire d'Égypte (fig. 5) qui révèle des mouvements de marchandises et de capitaux insoupçonnés par l'intermédiaire de lettres de crédit, désignées sous le terme arabe de *ṣaḥīfa* et non sous le mot persan *suftağa* qui devait l'évincer sous les Abbassides au point de l'ensevelir dans l'oubli [55] ; ou encore la correspondance de marchands voyageurs qui ne manquaient pas de transmettre les nouvelles lorsqu'ils prenaient la mer [56]. Cependant, quelques ensembles ont été dispersés à travers le monde : le plus ancien qui remonte à la fin de l'époque omeyyade ou au début de l'époque abbasside est formé de lettres officielles et privées adressées à un certain ʿAbd Allāh b. Asʿad, dont la majorité se trouve à l'université de Michigan, et le reste à l'université de Princeton, la Chester Beatty Library (Dublin) et à l'université de Cambridge : un autre tiré des buttes du Fayyoum puis disséminé dans trois villes (Paris : le Louvre ; Vienne : l'Österreichishe Nationalbibliothek et Berlin : l'Ägyptisches Museum) a pu être récemment reconstitué plus d'un siècle après sa découverte : il provient des archives d'une famille de marchands d'étoffes au III^{e}/IX^{e} siècle, les Banū ʿAbd al-Mu'min et comporte près de 150 documents, essentiellement des lettres, mais également quelques actes dont plusieurs demeurent sans équivalent, comme un contrat de société conclu en 250/864 et le plus ancien acte de waqf conservé, relatif à une maison [57]. Des ensembles légèrement plus tardifs ou d'époque fatimide sont en voie de reconstitution ou de publication.

Cependant, ces papyrus n'ont pas encore sollicité l'attention universelle qu'ils méritent ou suscité d'études approfondies lorsqu'ils ont été publiés ; quant aux inédits, ils dorment oubliés sinon insoupçonnés dans les collections. Cette situation est infiniment regrettable,

[54] Voir Y. Rāġib, « Marchands d'Égypte du VII^{e} au IX^{e} siècle d'après leur correspondance et leurs actes », dans *Le marchand au Moyen Âge*, XIX^{e} congrès de la SHMES (Reims, juin 1988), 1992, p. 25-33.

[55] Y. Rāġib, « La plus ancienne lettre arabe de marchand », dans *Documents de l'Islam médiéval*, p. 1-9.

[56] Voir Y. Rāġib, « Marchands d'Égypte du VII^{e} au IX^{e} siècle d'après leur correspondance et leurs actes ».

[57] Des six livres que doit comporter la série, seuls les trois premiers sont parus, Y. Rāġib, *Marchands d'étoffes du Fayyoum au III^{e}/IX^{e} siècle d'après leurs archives (actes et lettres)*, I-III, Le Caire, 1982-1992, ainsi que le premier fascicule du cinquième en 1996.

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

car les plus anciens monuments écrits d'une langue sont plus dignes de considération que les témoignages tardifs. Or l'enseignement et la recherche sur la civilisation islamique restent encore fondés sur des manuscrits littéraires dont les éditions ne respectent, d'ordinaire, ni la graphie ni la langue. Le jour où le papyrus triomphera du codex et que les sources narratives seront par moments oubliées au profit des documents, l'histoire de l'Islam médiéval prendra un nouveau tournant. Le siècle à venir sera-t-il celui de la papyrologie, comme celui qui touche à sa fin reste essentiellement celui de la littérature ? Nul ne peut le présager, mais que feront les érudits lorsqu'ils auront épuisé les ouvrages inédits ? seront-ils condamnés à recopier de vieilles éditions légèrement amendées, comme certains se contentent déjà de le faire ?

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

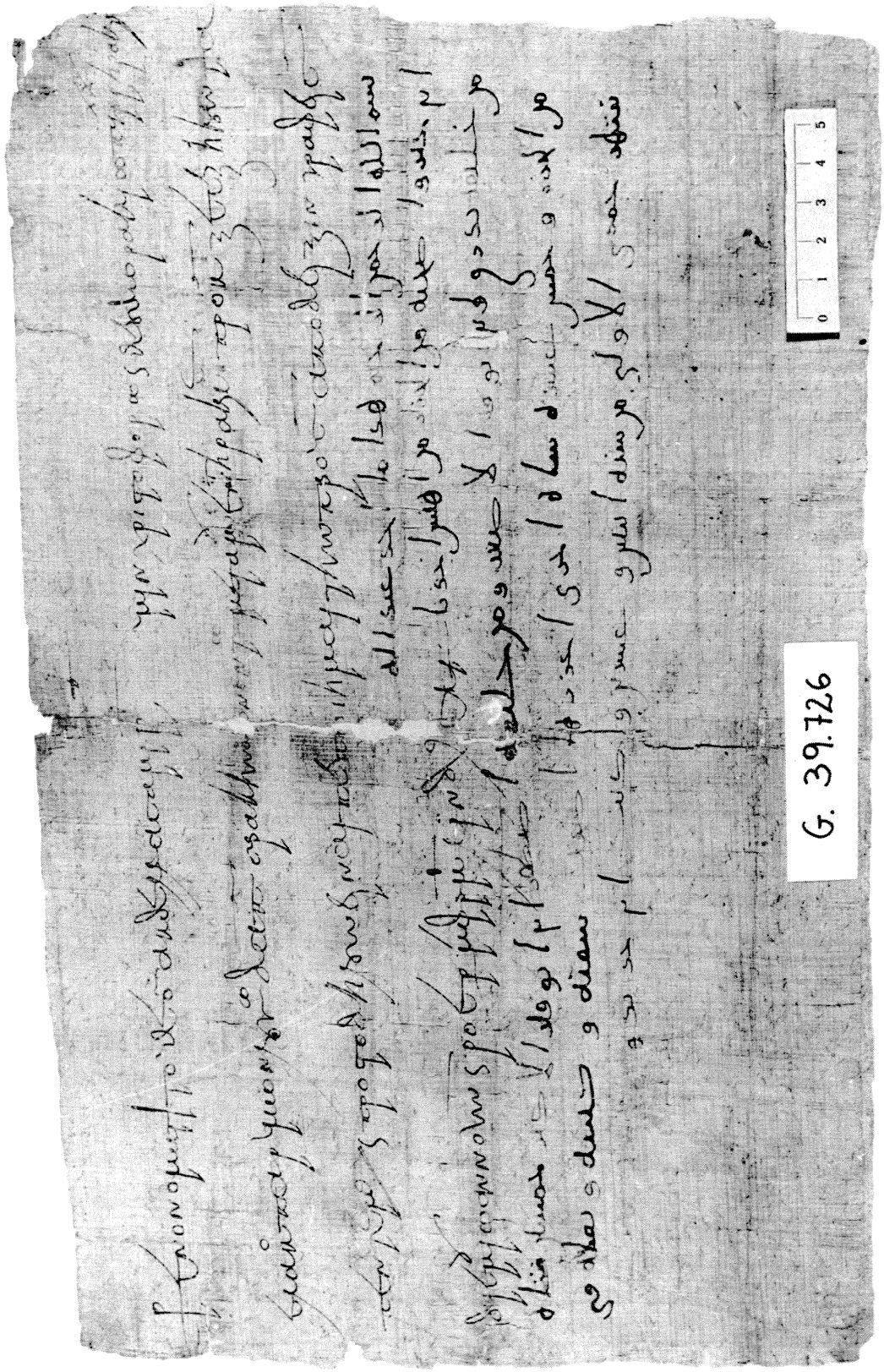


Fig. 1. Papyrus bilingue (22/643) (Österreichische Nationalbibliothek, Vienne).

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

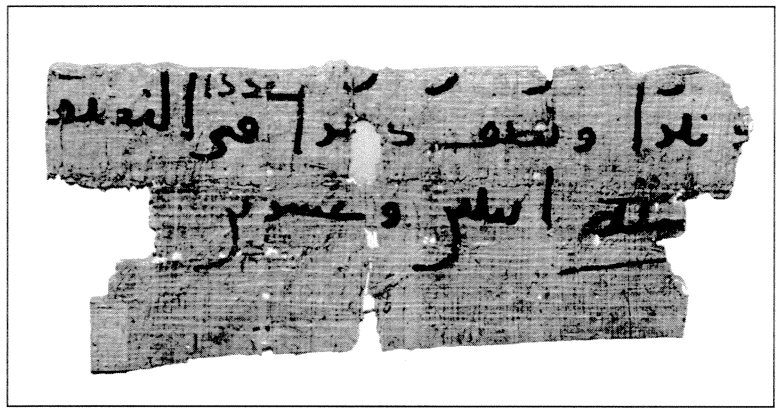


Fig. 2.
Fragment de papyrus (22/642-643). (Ägyptisches Museum, Berlin).

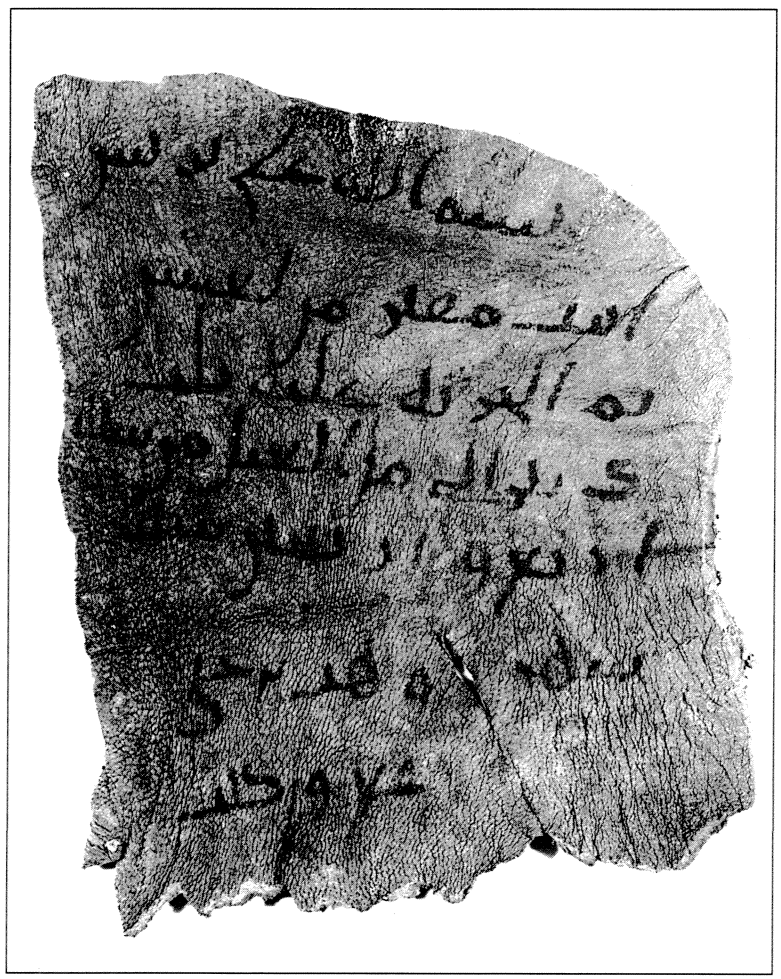


Fig. 3.
Le plus ancien document sur cuir : avis de capitation (44/664-665) (Louvre, Paris).

Anlsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 Anlsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

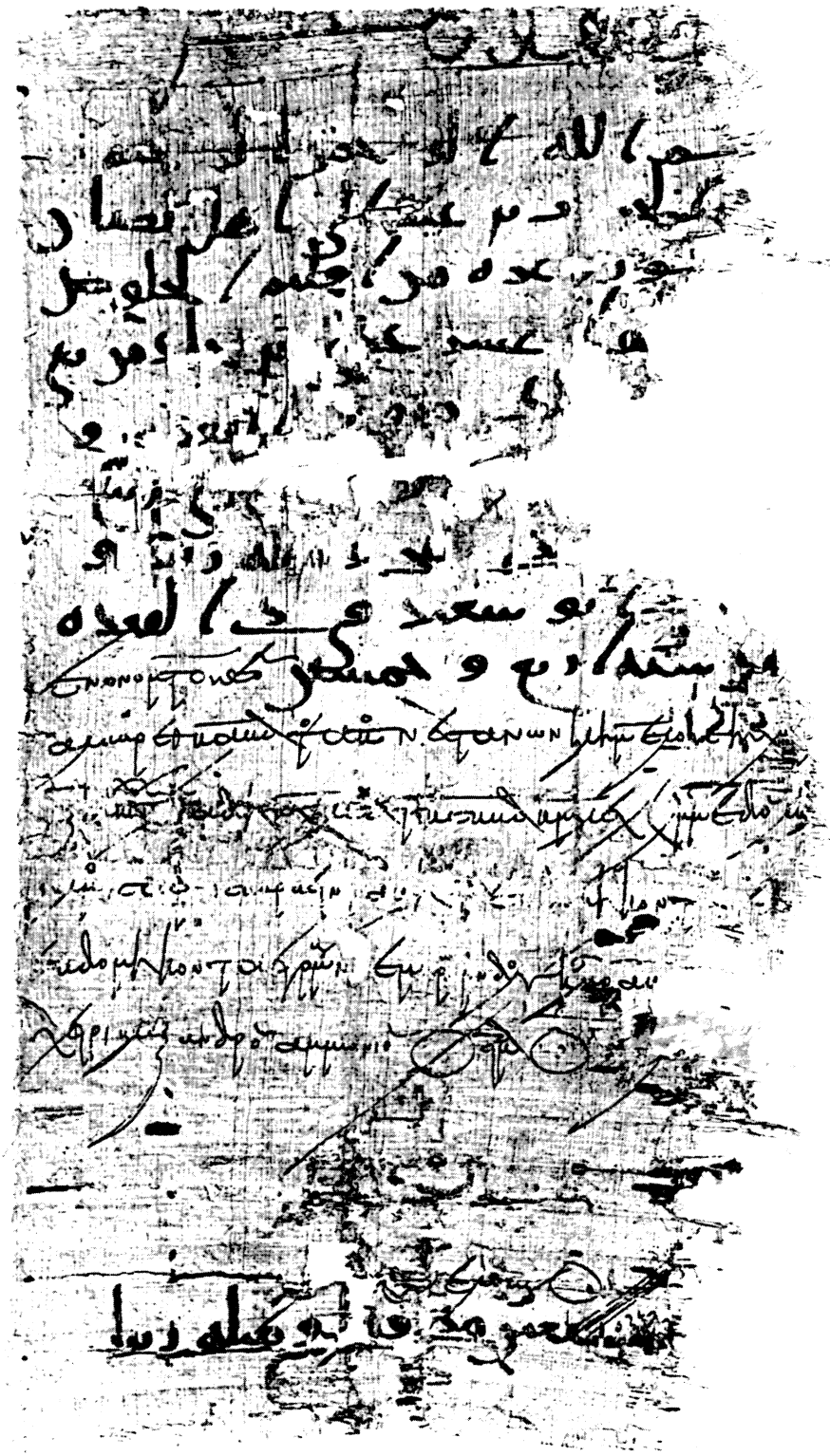


Fig. 4. Ordre de levée d'impôt (54/674) (Pierpont Morgan Library, New York).

AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

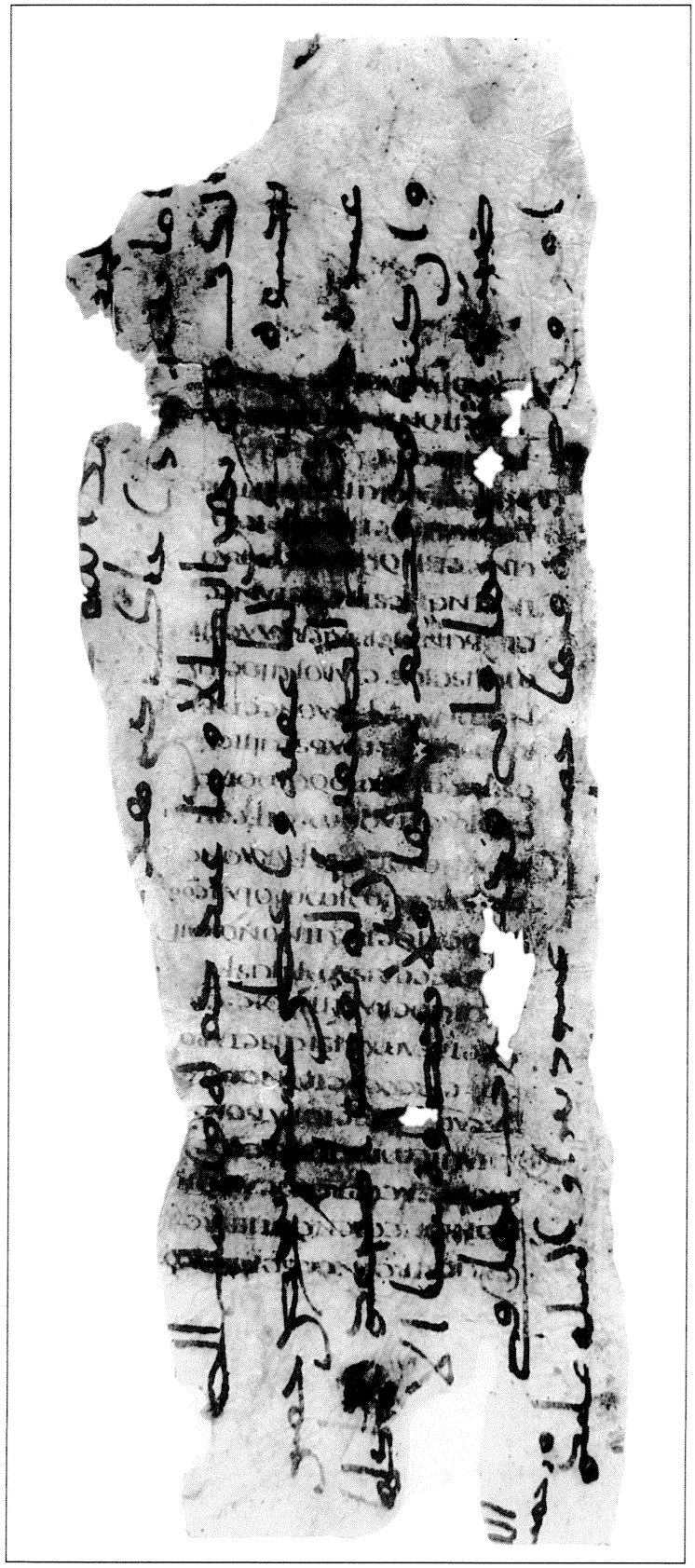
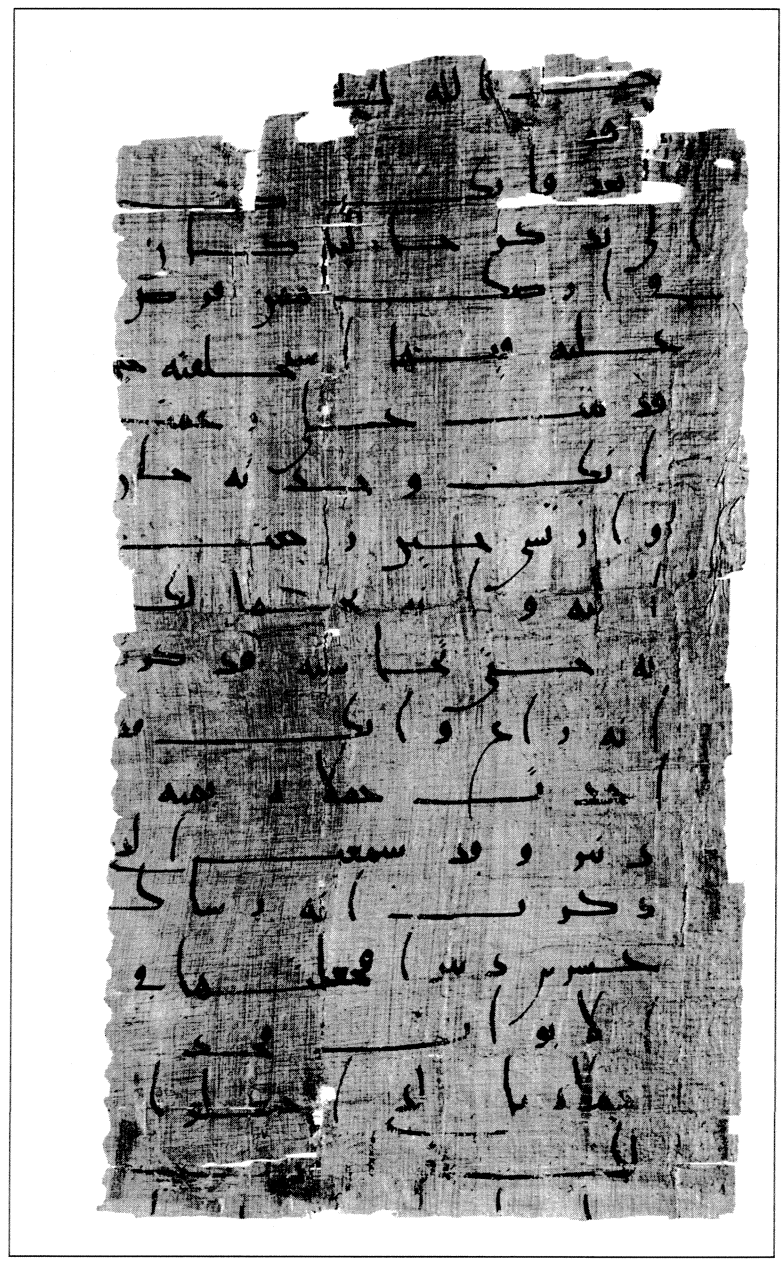


Fig. 5. La plus ancienne lettre arabe de marchand (I^er^/VII^e^ siècle) (Bibliothèque Mediceo-Laurentienne, Florence).

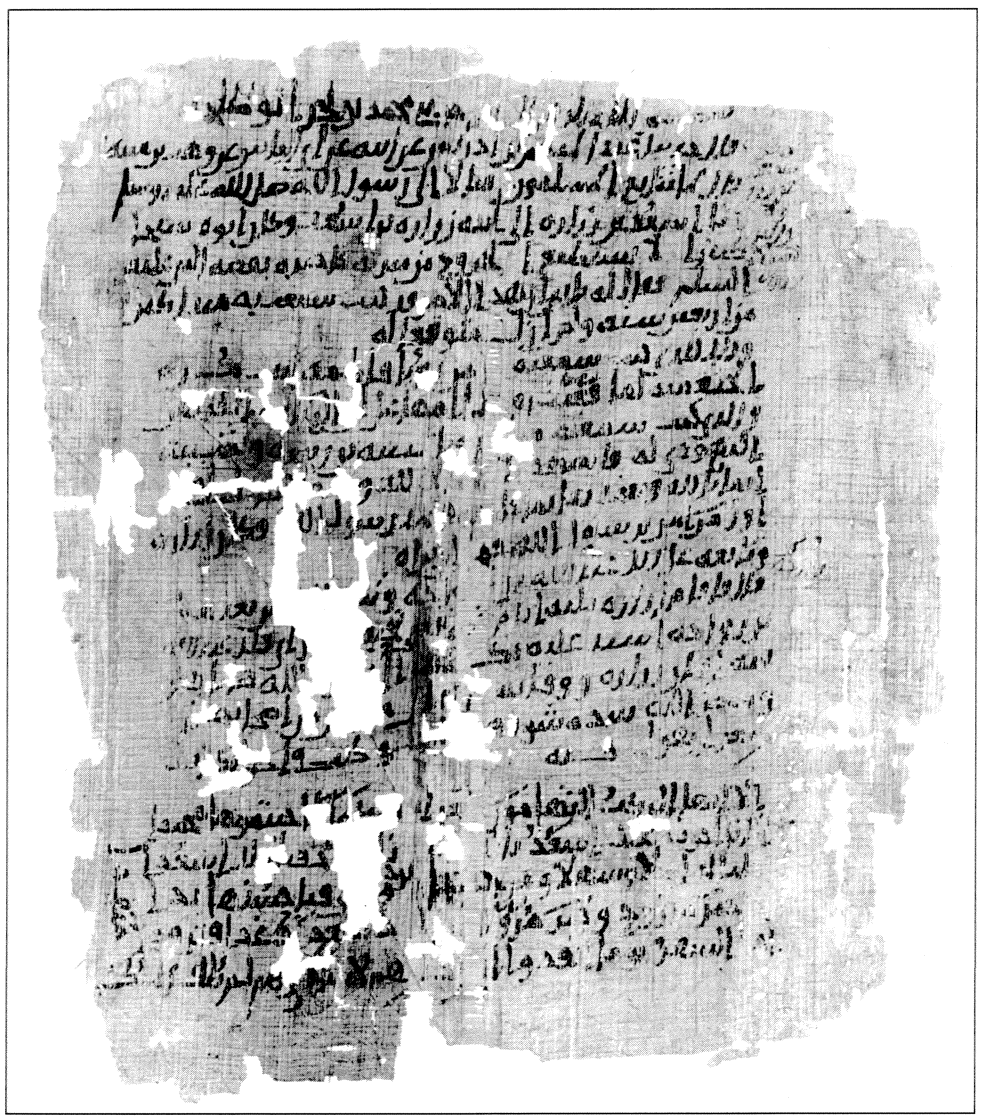
AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 6. Fragment d'une lettre de Qurra b. Šarīk (91/710 ?)
(Institut de papyrologie, Sorbonne, Paris).



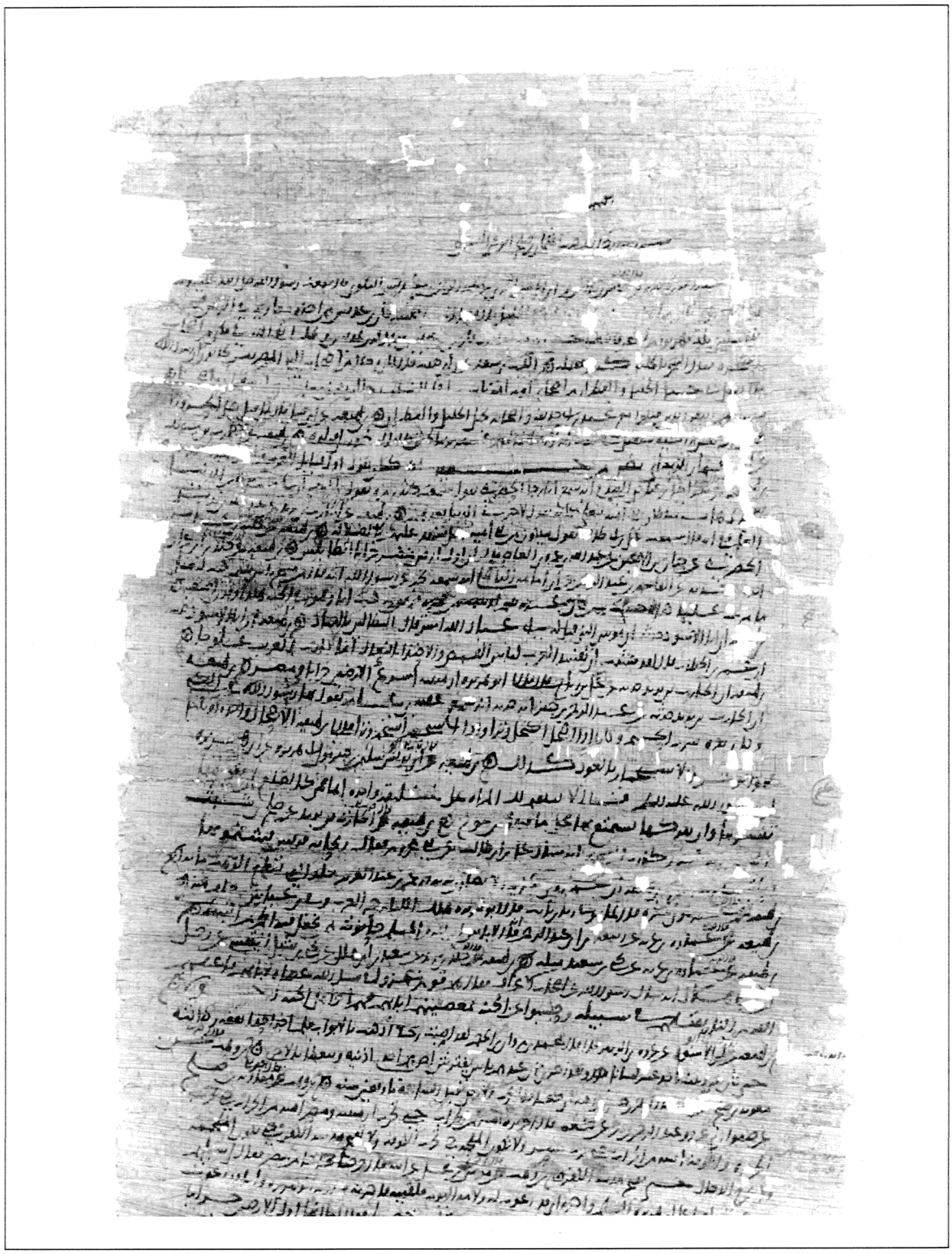
AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 7.
Le plus ancien codex sur papyrus :
la biographie du Prophète de Wahb b. Munnabih (229/844)
(Institut de papyrologie de l'université de Heidelberg).



AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Fig. 8. L'unique livre en rouleau : le recueil de traditions d'Ibn Lahī'a (III^{e}/IX^{e} siècle) (Institut de papyrologie de l'université de Heidelberg).



AnIsl 30 (1996), p. 1-19 Yūsuf Rāġib
Les plus anciens papyrus arabes.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net